

## Revisiter l'Holocauste au XXI<sup>e</sup> siècle

GODA, Norman J. W. (dir.) – *Jewish Histories of the Holocaust: New Transnational Approaches*. New York et Oxford, Berghahn Books, 2014, 314 p.

GOLDBERG, Amos, et Haim HAZAN (dir.) – *Marking Evil: Holocaust Memory in the Global Age*. New York et Oxford, Berghahn Books, 2015, 367 p.

GOLDBERG, Adara – *Holocaust Survivors in Canada: Exclusion, Inclusion, Transformation, 1947-1955*. Winnipeg, University of Manitoba Press, 2015, 312 p.

Les œuvres historiques sur la Shoah écrites dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle présentent des perceptions des événements et des analyses souvent divergentes et témoignent d'une historiographie en rapide évolution. D'abord, les historiens ne s'entendaient pas tous sur la nature des politiques nazies ni sur leurs conséquences. Certains considéraient la destruction des Juifs d'Europe comme le fruit d'un antisémitisme « éliminationniste » datant du XIX<sup>e</sup> siècle ; d'autres, au contraire, croyaient que les dirigeants nazis avaient plutôt été forcés à mettre en œuvre l'extermination totale des Juifs par une suite d'événements exceptionnels. Ces positions divergentes ont entraîné, à la fin des années 1980, une dispute entre spécialistes appelée *Historikerstreit* ou « querelle des historiens ». Les débats ont longtemps tourné autour des relations entre les bourreaux allemands et les victimes juives ; toutefois, les historiens du début du XXI<sup>e</sup> siècle s'intéressent maintenant à de nouvelles questions.

Si la responsabilité du génocide incombe toujours à l'Allemagne nazie, la figure du témoin – celui qui assiste aux massacres et y participe parfois – fait désormais partie intégrante de l'historiographie de l'Holocauste. Depuis le début des années 2000, de nombreuses publications se concentrent sur les relations entre les victimes juives et leurs voisins non juifs. Dès lors, l'Holocauste ne se décline plus comme une tragédie dessinée entre le bien et le mal, mais plutôt comme un ensemble plus vaste où les protagonistes sont plus nombreux et d'horizons différents. Les nouvelles recherches portant sur le génocide analysent désormais les relations entre les Juifs et ces nouveaux protagonistes, en replaçant l'Holocauste dans un environnement dont les frontières sont repoussées de plus en plus loin. L'historiographie de l'Holocauste s'inscrit donc dorénavant dans un horizon thématique et méthodologique beaucoup plus vaste que celui de l'histoire la Seconde Guerre mondiale ou de l'Occupation nazie en Europe.

Partant de ces nouvelles approches, de nombreux chercheurs provenant de diverses disciplines – histoire, science politique, littérature, anthropologie, sociologie, etc. – tentent de comprendre la réalité du génocide juif en s'éloignant

toujours un peu plus du noyau prédéfini par la dualité victimes-bourreaux. Ces nouvelles recherches mettent en scène différents acteurs de la tragédie qui frappa l'Europe de plein fouet. Parmi les livres parus récemment sur le sujet, trois feront l'objet de la présente étude critique. Deux sont des ouvrages collectifs : le premier, dirigé par Norman G. W. Goda, traite des tendances historiographiques et épistémologiques sur l'Holocauste ; le second, sous la direction d'Amos Goldberg et Haim Hazan, se concentre plutôt sur des théories comparatives. Le troisième livre recensé, une monographie d'Adara Goldberg, porte quant à lui sur l'histoire des survivants de l'Holocauste ayant immigré au Canada après la guerre. Bien que ces trois parutions proposent des approches différentes, elles ont en commun le désir de faire avancer les réflexions sur l'Holocauste. Il ne s'agit plus de voir le génocide juif à travers le prisme historique de la Seconde Guerre mondiale en Europe, mais à partir de différentes approches disciplinaires.

Des trois ouvrages, *Jewish Histories of the Holocaust* est sans aucun doute celui qui adopte la démarche la plus conventionnellement historique. Cet ouvrage collectif dirigé par Norman Goda soulève des questions tout aussi différentes que nécessaires sur l'écriture de l'Holocauste au XXI<sup>e</sup> siècle. Regroupant 15 articles et divisé en cinq sections thématiques, ce recueil s'inscrit parfaitement dans l'historiographie contemporaine. Au fil des articles, les historiens articulent leurs réflexions sur les difficultés d'écrire cette histoire, mais aussi sur les changements qu'il faut y apporter. Ils nous rappellent qu'une telle entreprise ne pourra jamais être prise à la légère. Parmi les nombreux historiens qui participent à ce collectif figurent Daniel Michman, Samuel Kassow et Omer Bartov. Ils n'en sont évidemment pas à leurs premières réflexions sur les questions mémorielles et apportent différents points de vue tous aussi intéressants les uns que les autres.

Dans «The Jewish Dimension of the Holocaust in Dire Straits? Current Challenges of Interpretation and Scope» – le premier chapitre de *Jewish Histories of the Holocaust* –, Michman pose un important problème concernant l'écriture de l'Holocauste et propose un survol de l'historiographie passée afin de comprendre celle d'aujourd'hui. L'historien repart des premiers débats relatifs à l'extermination des Juifs d'Europe, c'est-à-dire des positions idéologiques «intentionnaliste» versus «fonctionnaliste» et, bien sûr, de la querelle sémantique entre «Shoah» et «Holocauste». Michman soutient que, même si ces oppositions semblent loin derrière nous, elles continuent néanmoins de teinter l'écriture du judéocide. Malgré les nouvelles approches et les nouveaux concepts historiques, l'historien déplore le fait que l'Holocauste soit toujours perçu avant tout comme une partie de l'histoire européenne et non comme un pan de l'histoire juive. Selon l'auteur :

Yet, the depiction of the Holocaust above is still based on the perspectives of the perpetrators. The specific nature of the Holocaust cannot be fully grasped without integrating detailed insights gained through the perspective of Jewish history. The historical development of the Jews in Modern Europe, and how the Nazis imagined that place, has been mentioned. Yet there are others Jewish or Jewish-centered perspectives that are critical, a few of which I mention here because they challenge current interpretations based on paradigms of genocide studies, colonialism, the Bloodlands, and so on. (p. 29)

Auteur de *Who Will Write our History?* (University of Indiana Press, 2007), l'historien Samuel Kassow apporte lui aussi à ce collectif une contribution particulièrement importante. Dans un chapitre intitulé «Documenting Catastrophe: The Ringelblum Archive and the Warsaw Ghetto», il s'interroge sur le choix des sources privilégiées par l'historien. L'historiographie des dernières années a démontré que les historiens cherchent à diversifier les documents historiques utilisés pour l'écriture de l'histoire afin de présenter de nouveaux pans du génocide juif. Sans critiquer le recours à ces nouvelles sources, Kassow met pourtant le lecteur en garde. La source historique, comme l'être humain, est toujours travaillée par le temps et se modifie au fil des années. Kassow souligne l'importance d'écrire l'histoire de l'Holocauste à partir de sources datant de la période de la guerre et non à partir de celles écrites depuis, ces dernières étant forcément teintées par le bilan de la guerre et de l'extermination. Selon lui, le journal personnel contemporain des événements est bien plus fiable.

Kassow base son argumentaire sur le legs d'Emmanuel Ringelblum, historien juif polonais tué par les nazis en 1944. Ce dernier fut le fondateur de la plus importante banque d'archives sur les Juifs polonais. Fondée durant l'Holocauste sous le nom d'Oyneg Shabbat (les joies du Shabbat), elle est désormais connue sous le nom d'Archives Ringelblum, en son honneur. Basés à Varsovie, Ringelblum et plusieurs autres chercheurs et historiens prirent l'initiative dès le début de la guerre de laisser aux historiens futurs les dernières traces de la vie juive en Pologne avant son extermination. Comme le souligne Kassow, «Ringelblum wanted future historians to remember that there was much more to the ghetto than demoralization and corruption—which the archive faithfully documented. There were hundred of thousands of ordinary Jews [...] who went to their deaths without anyone to record their name or remember them.» (p. 186) En plus d'apporter une objectivité accrue à l'écriture de l'histoire, les archives du temps de la guerre permettent de tracer un portrait mieux défini des nombreux acteurs de l'histoire – victimes, bourreaux et témoins (participants actifs ou non) de la solution finale.

Si Michman et Kassow ne sont que deux des 15 chercheurs ayant réfléchi à la question de l'historiographie de l'Holocauste au XXI<sup>e</sup> siècle, leur apport respectif à cet ouvrage demeure considérable. Les thèmes qu'ils abordent font le pont avec les 13 autres chapitres. De l'un à l'autre, l'ouvrage dirigé par Norman J. W. Goda présente plusieurs méthodes permettant une meilleure compréhension du génocide juif. Chaque chapitre mérite sa place dans cette œuvre complète où se succèdent les réflexions intelligentes et nouvelles sur le passé et l'avenir de l'historiographie de l'Holocauste.

Rédigé dans un esprit sociologique, philosophique et psychologique, le collectif dirigé par Amos Goldberg et Haim Hazan s'inscrit tout aussi bien que celui de Goda dans une réflexion contemporaine sur l'écriture de l'Holocauste. *Marking Evil: Holocaust Memory in the Global Age* regroupe 17 textes répartis en cinq sections qui traitent tous de différents aspects mémoriels de l'Holocauste. Les divers sujets abordés sont intéressants et les réflexions, nombreuses. Les auteurs se penchent sur les études comparatives de l'Holocauste et présentent le génocide juif

comme un événement qui dépasse les frontières géographiques de l'Europe nazie et les barrières théoriques de la science historique. Ainsi, ce collectif apporte de nouvelles réflexions en utilisant diverses approches théoriques : rhétorique (texte de S. Lev-Aladgen, «Auschwitz : George Tabori's Short Joke») et philosophique (texte de Ronit Peleg, «“After Auschwitz” : A Constitutive Turning Point in Moral Philosophy»). Afin de rendre compte des principales caractéristiques de ce recueil, nous nous intéresserons particulièrement à deux chapitres aux approches très différentes, qui représentent bien les possibilités de réflexions de cet ouvrage : l'un d'Amos Goldberg ; l'autre de Carol Kidron.

Amos Goldberg, maître de conférences à l'Université hébraïque de Jérusalem, discute de la mondialisation de la mémoire de l'Holocauste dans le premier chapitre de l'ouvrage. Selon lui, les commémorations liées au génocide juif ont amené différentes nations de partout dans le monde à réfléchir à l'humanité et à se créer une mémoire commune. Il reprend les termes du sociologue Ulrich Beck, qui interprétait ce mouvement comme le passage de la modernité à la modernité tardive (*late modernity*). L'historien s'exprime aussi sur les politiques historiques contemporaines entourant l'Holocauste. Il souligne, évidemment, le cas de la Pologne. Rappelons que depuis la sortie du livre *Neighbors* de Jan Gross (Princeton University Press, 2001) – œuvre historique qui dépeint le massacre des quelques centaines de Juifs de la communauté de Jedwabne par leurs voisins catholiques, à l'été 1941 –, le gouvernement polonais et l'Institut de la mémoire nationale (Instytut Pamięci Narodowej ou IPN) s'emploient à démontrer que les Polonais n'ont jamais commis de crime à l'égard des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Sans nier les conflits qui existent en Pologne, Goldberg affirme que la tension fondamentale s'est dissipée. Parlant des réparations politiques et financières survenues après la guerre, il estime que les Polonais et les Juifs de Pologne ont désormais trouvé la paix sur le plan mémoriel :

Poland and Czech Republic have indeed adopted the memory of the Holocaust as part of their national identity, and Poland has even engaged over the past decade in a thorough reappraisal of its citizens' involvement in the persecution and extermination of Jews during the Holocaust, as have many Western European nations in the two preceding decades [...] in general terms and on the level of state policy, Poland and Czech Republic seem to adapt themselves to Western Holocaust memory norms.

L'article de Goldberg donne le ton de l'ouvrage.

Le deuxième chapitre qui retiendra notre attention s'intitule «The Global Semiotics of Trauma and Testimony: A Comparative Study of Jewish-Israeli, Canadian-Cambodian, and Cambodian Genocidal Descendant Legacies». Carol Kidron, maître de conférences au Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université d'Haïfa, en Israël, y décrit, dans une perspective comparative, les différentes formes de traumatismes vécus par les survivants de génocides et leurs descendants. En se fondant sur plusieurs entrevues et témoignages, la sociologue conclut que les traumatismes n'affectent pas les descendants juifs israéliens de

victimes de l'Holocauste de la même façon que les descendants de victimes cambodgiennes. Selon elle, «despite the importance of divergent socioeconomic and political contexts, descendant accounts of their different experiences point to the constitutive role of culture in the shaping of particular descendant memory work» (p. 161). Au-delà de la différence de culture qui, évidemment, teinte l'appropriation de la mémoire traumatique, l'auteure passe à côté d'un point important. Trente-quatre ans séparent la fin de l'Holocauste (1945) de la fin du génocide cambodgien (1979). Cette période de temps, aussi mince qu'elle puisse paraître, n'expliquerait-elle pas la différence notable dans l'apparition de la mémoire collective post-génocidaire ? Rappelons la période de latence que Primo Levi, survivant du camp d'Auschwitz, appelait «décantation» : «un processus souhaitable et normal grâce auquel les faits historiques n'acquièrent leur clair-obscur et leur perspective qu'au terme de quelques décennies suivant leur conclusion<sup>1</sup>». L'analyse des différences culturelles entre les peuples victimes de violences extrêmes est toutefois intéressante si l'on prend en considération toutes les données nécessaires à son interprétation, soit la distance entre l'avènement de ces génocides et l'écriture à leur sujet.

Bien qu'ils permettent une compréhension des objectifs de l'ouvrage, les textes du collectif dirigé par Amos Goldberg et Haim Hazan vont bien au-delà des deux chapitres brièvement critiqués ci-dessus. Ce recueil rassemble un ensemble de réflexions sur l'histoire de l'Holocauste et sur la place qu'elle occupe dans les sciences humaines. Allant des poétiques de la mémoire à la mondialisation de l'Holocauste dans les discours israéliens en passant par des questions rhétoriques et philosophiques, ces textes démontrent dans l'ensemble que les réflexions sur l'histoire transcendent les frontières théoriques. *Making Evil: Holocaust Memory in the Global Age* fait la démonstration que l'histoire d'événements traumatiques et leur compréhension passent par la mondialisation des sciences humaines.

Le dernier ouvrage à l'étude est celui d'Adara Goldberg, *Holocaust Survivors in Canada: Exclusion, Inclusion, Transformation, 1947-1955*, paru en 2015. Toujours dans l'optique de revisiter l'histoire de l'Holocauste, l'auteure, ex-directrice de l'éducation au Vancouver Holocaust Education Centre, aborde le sujet à partir d'une toute nouvelle perspective. Elle ne cherche pas à écrire l'histoire juive au Canada comme elle l'a été jusqu'à présent, mais bien à comprendre comment l'Holocauste et ses survivants ont forgé l'identité juive. Le titre de son étude l'indique clairement : il s'agit d'un ouvrage historique traitant de la réalité des Juifs survivants de l'Holocauste qui trouvèrent refuge au Canada après la guerre. Comme les deux autres livres à l'étude, celui de Goldberg cherche à présenter une réalité qui dépasse les frontières de l'historiographie habituelle de l'Holocauste.

L'ouvrage s'ouvre sur un nécessaire chapitre de contextualisation historique qui dresse un portrait juste des politiques canadiennes sous l'angle de l'immigration et de la tolérance à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. Goldberg y présente un Canada raciste et opposé à l'immigration, qui peine déjà à intégrer dans la

1 Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989 [éd. italienne 1986], p. 19.

communauté nationale les quelque 35 000 Juifs canadiens déjà installés au pays. (Rappelons que la plus grande vague d'immigration de Juifs européens au Canada a eu lieu avant la Première Guerre mondiale.) Avec l'arrivée de la Seconde Guerre mondiale, les politiques de Mackenzie King n'ont pas changé, et les Canadiens ont continué de ne pas comprendre la situation des Juifs en Europe. L'auteure expose les opinions variées véhiculées par le gouvernement et les journaux canadiens. Elle ne cherche pas à présenter les Canadiens comme des antisémites, mais plutôt à faire état des divers dialogues qui cohabitaient au Canada à l'aube de la guerre. Elle définit les différentes politiques gouvernementales ainsi que le rôle joué par certains organismes, notamment le Canadian Jewish Committee, dans l'aide apportée aux Juifs en Europe et au Canada.

Les chapitres suivants traitent de l'immigration survenue après la guerre, entre 1947 et 1955. À l'aide d'archives personnelles et de témoignages, Goldberg décrit les multiples réalités qui attendaient les survivants juifs au Canada. Au-delà de la difficulté d'adaptation des réfugiés, l'auteure met l'accent sur les difficultés d'adaptation entre les nouvelles communautés juives et les anciennes. Elle souligne en effet que, même si les Juifs canadiens et européens avaient une religion commune, la pratique différait d'une communauté à l'autre. Les Juifs canadiens et européens ont donc dû s'adapter les uns aux autres. Elle écrit :

For this diverse group, encompassing yeshiva students, rebbes and ordained rabbis, cantors, and ritual slaughterers (schoichets), the maintenance of their cultural and religious legacy conflicted with the postwar socially accepted norms, practices, customs and tradition of Canadian Jewry. Most specifically, the devoutly religious male survivors' values stood at variance with the norms of the secular Jewish social service agencies charged with their care. (p. 130)

Les nouveaux arrivants se sont heurtés à des difficultés. Pour certains, par exemple, se trouver un emploi au sein même de la communauté juive de leur ville d'adoption a été une chose complexe, comme le souligne l'auteure, puisque les principes religieux divergeaient. Contrairement aux Juifs européens, les commerçants juifs canadiens étaient habitués à travailler le jour du Shabbat. Pour les nouveaux arrivants à peine sortis de l'horreur du nazisme, l'adaptation fut difficile. Bien souvent, la religion demeurait un réconfort et un fort point d'ancrage. Pour exprimer la contrariété que pouvaient éprouver les immigrants juifs, Goldberg donne l'exemple d'un homme qui, ne voulant pas travailler le jour du Shabbat, préféra démarrer sa propre entreprise afin de demeurer maître de son propre horaire.

Goldberg apporte aussi une réflexion sur une question rarement abordée dans l'historiographie, tant celle de l'immigration que celle de l'Holocauste : la place des enfants. À l'aide de documents gouvernementaux et de témoignages, l'auteure démontre comment les enfants survivants étaient encore plus désavantagés que les adultes. En effet, au Canada, un enfant juif arrivant au pays après la guerre ne se voyait pas donner le titre de réfugié. « Considered too young to remember their traumatic past, they were typically seen solely as survivors' offspring. Only rarely did children merit the designation of "survivor," an identifier still used only

reluctantly by some members of this community», écrit-elle (p. 114). De plus, les enfants devaient faire face à des changements bouleversants, puisque, bien souvent, ils arrivaient en terre inconnue sans leurs parents.

Ces trois ouvrages présentent différentes réalités entourant l'Holocauste et son écriture tout en permettant une meilleure compréhension des nombreuses directions que peut prendre l'étude d'un tel sujet. Il y a quelques décennies, toute écriture concernant l'Holocauste servait, en quelque sorte, à démontrer la véracité des faits. Aujourd'hui, personne (ou presque) ne remet en question l'extermination des six millions de Juifs européens. Si ces trois ouvrages abordent tous des questions concernant l'Holocauste, ils témoignent cependant d'une scission entre mémoire et histoire. L'ouvrage d'Adara Goldberg ainsi que le collectif dirigé par Norman J. W. Goda représentent bien les nouvelles tendances historiographiques. Les angles choisis sont bien différents et les théories historiques se multiplient. L'utilisation rigoureuse de sources premières et secondaires vient appuyer chacune des démarches entreprises. L'ouvrage paru sous la direction d'Amos Goldberg et Haim Hazan ouvre quant à lui la porte à de nouvelles réflexions axées sur la mémoire et la commémoration de l'Holocauste avec une conception transnationale de l'histoire. L'ouvrage met en lumière les réalités de la recherche, qui nécessite un travail intellectuel continu. L'Holocauste, bien que considéré comme un événement historique unique à cause des intentions meurtrières sans précédent des nazis, se dessine aussi comme un événement multiforme qui se prête à une analyse à travers différents prismes théoriques.

Marie-Dominique Asselin  
*Université d'Ottawa*